



DOSSIER

**LA PREHISTORIA A ESCALA
TRANSNACIONAL: INTERCAMBIOS
CIENTÍFICOS ENTRE
PREHISTORIADORES FRANCESES Y
ESPAÑOLES EN EL SIGLO XIX
(1860-1914)**

**PREHISTORY ON A
TRANSNATIONAL SCALE:
SCIENTIFIC EXCHANGES BETWEEN
FRENCH AND SPANISH
PREHISTORIANS IN THE
NINETEENTH CENTURY
(1860-1914)**

Nathalie Richard

Université du Maine

Nathalie.Richard@univ-lemans.fr

Recibido: 05/09/2015. Aceptado: 25/11/2015

Cómo citar este artículo/Citation:

Richard, Nathalie (2016). "La prehistoria a escala transnacional: intercambios científicos entre prehistoriadores franceses y españoles en el siglo XIX (1860-1914)", *Hispania Nova*, 14, pág. 368-393, en <http://www.uc3m.es/hispanianova>

Copyright: © HISPANIA NOVA es una revista debidamente registrada, con ISSN 1138-7319 y Depósito Legal M 9472-1998. Los textos publicados en esta revista están –si no se indica lo contrario– bajo una licencia [Reconocimiento-Sin obras derivadas 3.0 España](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/3.0/es/deed.es) de Creative Commons. Puede copiarlos, distribuirlos y comunicarlos públicamente siempre que cite su autor y la revista y la institución que los publica y no haga con ellos obras derivadas. La licencia completa se puede consultar en: <http://creativecommons.org/licenses/by-nd/3.0/es/deed.es>

Resumen: Este artículo aborda la circulación transnacional de las ideas, los individuos, los libros y los objetos, incidiendo en los aspectos a la vez nacionalistas y universalistas que se hallaban en juego en el desarrollo temprano de la nueva ciencia de la prehistoria. Esta perspectiva permite demostrar que, a lo largo del siglo XIX, las relaciones entre prehistoriadores franceses y españoles fueron numerosas y que abarcaron aspectos que no pueden ser estudiados únicamente en función de conceptos como las transferencias culturales, las redes o los llamados «colegas invisibles». Estas relaciones fueron, en muchos aspectos, asimétricas. Contribuyeron a integrar España en el movimiento científico internacional, pero al mismo tiempo, muchos prehistoriadores franceses que trabajaron en España o sobre la prehistoria española desarrollaron

una visión colonial del país, reforzando el estereotipo de un atraso cultural español. Ello a pesar de que España no iba a la zaga de otros países europeos en relación a la creación de instituciones para el estudio de la arqueología prehistórica y en relación también al número de yacimientos arqueológicos existentes. Después de 1900, los prehistoriadores españoles comenzaron a denunciar las prácticas de los arqueólogos extranjeros en su país como colonialistas. Como consecuencia de ello, a partir de 1914 aparecieron nuevas instituciones y nuevos discursos.

Palabras clave: Historia de la arqueología prehistórica, relaciones científicas internacionales, nacionalismo y arqueología, internacionalismo y arqueología.

Abstract: This paper deals with the transnational circulation of ideas, men, books and objects, stressing the nationalist and universalist issues which were at stake in the early development of the new science of prehistory. It shows that the relationships between 19th Century French and Spanish prehistorians were numerous and took so many aspects that they cannot be studied solely terms of “cultural transfers”, of networks or of “invisible colleges”. These relationships were in many respects asymmetrical. They contributed to integrate Spain in the international scientific movement, but at the same time many French prehistorians who worked in Spain or on Spanish prehistory developed a colonial vision of

Spain, strengthening the commonplace idea of a Spanish cultural backwardness, even though Spain did not clearly lag behind other European countries regarding the development of new institutions for prehistoric archaeology and regarding the number of archaeological sites. Spanish prehistorians started to denounce the practises of foreign archaeologists in their country as colonialists after 1900 and new institutions and new discourses emerged after 1914.

Key words: History of prehistoric archaeology, international scientific relations, nationalism and archaeology, internationalism and archaeology.

Le 30 avril 1862, à proximité du sanctuaire de San Isidro, dans la périphérie de Madrid, un ouvrier carrier apporte à trois visiteurs une pierre qu'ils identifient immédiatement comme un silex taillé préhistorique. L'épisode est considéré comme marquant l'entrée de l'Espagne dans la liste des contrées où sont identifiés des sites paléolithiques ; il a été érigé en acte de naissance de la préhistoire espagnole¹.

L'un des trois acteurs de cet épisode est un ingénieur espagnol, Casiano de Prado y Vallo (1797-1866). Géologue reconnu, il est membre de la Comisión del Mapa Geológico de España et a été chargé de la réalisation de la carte géologique de la Province de Madrid. Cette collaboration l'a amené à visiter depuis 1850 de nombreux sites, dont celui de San Isidro, situé sur une terrasse de la vallée de la Manzanares. Dans le cadre de ses travaux, il est en contact avec plusieurs géologues et paléontologistes étrangers. Le 30 avril 1862, il est accompagné de deux Français. Le premier Édouard de Verneuil (1805-1873) est un géologue qui voyage fréquemment en Espagne². Il est membre depuis de nombreuses années de la Société géologique de France, dont il a été président à plusieurs reprises. Il est en relation avec Casiano de Prado depuis 1848. Le second, Louis Lartet (1840-1899) est un jeune homme, fils d'Édouard (1801-1871), paléontologue avec lequel Casiano de Prado entretient une correspondance et échange des échantillons. En France, Édouard Lartet a joué un rôle important dans les premiers développements de l'archéologie du paléolithique. Explorateur des grottes de la vallée de la Vézère, il est le premier à proposer, en 1861, un classement chronologique des vestiges en fonction de la faune fossile à laquelle ils sont associés³. Il utilise à cette occasion l'expression « âge du renne », appelée à un grand succès. Son fils deviendra l'un des préhistoriens influents de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il possède donc un regard expert, ainsi que Verneuil qui a suivi les premiers débats sur la préhistoire qui se

¹ José María Lanzarote Guiral, « Le naturaliste, l'anthropologue et l'archéologue. De l'origine de l'archéologie préhistorique en Espagne », *Bulletin du Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco*, 2013/53, p. 29-41 ; Mariano Ayarzagüena Sanz, « El yacimiento de San Isidro y los primeros estudios prehistóricos de campo realizados en España (1863-1893) », *Zona Arqueológica*, 2002, 1, p. 18-45 ; « La arqueología prehistórica y protohistórica española en el siglo XIX », *Espacio, tiempo y forma. Serie I, Prehistoria y arqueología*, 1993/6, p. 393-412.

² Les résultats de ses recherches sont synthétisés dans une *Carte géologique de l'Espagne et du Portugal* réalisée avec Édouard Collomb en 1864. Cf. Claude Babin, « Edouard de Verneuil (1805-1873), un pionnier de la biostratigraphie du Paléozoïque », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 2005, 3^{ème} série, 19, p.1-26.

³ Édouard Lartet, « Nouvelles Recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière époque géologique », *Annales des sciences naturelles, Zoologie*, 1861/15, p. 177-253 ; Oscar Moro Abadía, « Pour une nouvelle histoire des sciences humaines : Lartet, Mortillet, Piette et le temps de la préhistoire », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 2005/102, 4, p. 715-720. Voir aussi, Noël Coye, *La préhistoire en parole et en actes. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; Nathalie Richard, *Inventer la préhistoire. Les Débuts de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, Vuibert, 2008.

sont déroulés à la Société géologique de France. Tous les deux détiennent, contrairement à Casiano de Prado, la légitimité nécessaire à l'identification du silex de San Isidro. Leur autorité tient notamment au fait que des savants français ont été, avec leurs homologues britanniques, les initiateurs des débats qui depuis 1859 ont converti plusieurs éminents représentants de la communauté scientifique internationale à l'hypothèse de la haute antiquité géologique de l'homme⁴. Cette hypothèse allait à l'encontre de la chronologie courte de la Bible et soulevait la question des origines biologiques de l'homme au moment même où paraissait *L'Origine des espèces* de Darwin (1859). Elle remettait en cause les réserves sur l'ancienneté de l'humanité formulées dans les premières décennies du siècle par Georges Cuvier – l'inspirateur de Casiano de Prado en matière de géologie. Cette hypothèse était donc suffisamment neuve et problématique pour que l'ingénieur espagnol, qui avait eu maille à partir avec l'Inquisition pendant ses études à Saint-Jacques-de-Compostelle, n'y adhère ouvertement que sous la caution d'autres savants.

L'épisode – peut-être mis en scène par un Casiano de Prado qui avait découvert des silex taillés sur le site dès 1850 – est représentatif de l'intensité des échanges qui se sont très tôt établis entre l'Espagne et la France dans le domaine de l'archéologie préhistorique. Ce champ disciplinaire fournit de ce fait un observatoire intéressant des modalités des échanges scientifiques européens bilatéraux dans les dernières décennies du XIXe siècle. Mais la préhistoire est aussi un lieu original d'observation de ces échanges parce que sont élaborées en son sein des interprétations qui engagent la définition des communautés nationales et des relations qu'elles entretiennent. La structuration de cette discipline est en effet sous-tendue, dans la période considérée, par deux représentations concomitantes et contradictoires. D'un côté, l'universalité que les préhistoriens accordent aux civilisations préhistoriques, de l'autre les usages précoces de la préhistoire au service de la construction de discours sur l'origine des nations, voire de plaidoyers nationalistes⁵.

Les ensembles culturels paléolithiques, identifiés principalement par des objets types et classés chronologiquement selon des critères typologiques et/ou stratigraphiques, sont considérés par la majorité des préhistoriens du XIXe siècle comme d'échelle européenne ou mondiale. Partout en Europe, il serait possible d'identifier, par exemple, des niveaux archéologiques caractérisés par des bifaces, appelés acheuléens, similaires à celui qui a été découvert à San Isidro le 30 avril 1862. Plus encore, partout en Europe, ces bifaces seraient à peu près contemporains. De même, l'histoire des cultures néolithiques est envisagée par la plupart des préhistoriens selon un modèle migratoire d'échelle transnationale : les techniques de la pierre polie puis de la métallurgie auraient été importées par des populations venues de l'Est, qui auraient progressivement conquis l'ensemble de l'Europe. Dans ces schémas européens ou globaux, la péninsule ibérique est intégrée. Les préhistoriens s'attendent à découvrir, en Espagne comme au Portugal, des vestiges de même nature et de même ancienneté que ceux qui ont été découverts dans les pays voisins. Ces cadres interprétatifs autorisent à considérer d'office le territoire espagnol comme un espace légitime de la recherche préhistorique. Ils constituent un puissant facteur intégratif de l'Espagne dans l'Europe. Mais ils ouvrent également sur une

⁴ Arnaud Hurel et Noël Coye (dir.), *Dans l'épaisseur du temps. Archéologues et géologues inventent la préhistoire*, Paris, MNHN, 2011.

⁵ Marc-Antoine Kaeser, « Nationalisme et archéologie : quelle histoire ? », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2000/2, p. 155-162 ; « Une science universelle, ou "éminemment nationale" ? Les congrès internationaux de préhistoire (1865-1912) », *Revue germanique internationale*, 2010/12, p. 17-31.

interrogation : l'Espagne préhistorique était-elle une périphérie (isolée derrière la barrière pyrénéenne au paléolithique, touchée tardivement par la néolithisation) ou au contraire un carrefour (ouvert sur la Méditerranée et sur l'Afrique), voire un foyer européen de civilisation ?

D'un autre côté, les recherches préhistoriques concernent directement les « antiquités nationales », l'histoire la plus ancienne et les origines du peuplement des entités géopolitiques que dessinent les frontières politiques du XIXe siècle. Ces recherches sont partout mises au service d'un discours sur la nation qui va à l'encontre de l'universalisme des schèmes qui président à l'interprétation des vestiges⁶. Ainsi un même objet, par exemple le biface acheuléen trouvé à San Isidro, est investi de deux significations partiellement contradictoires : il dit l'intégration de l'Espagne dans un espace préhistorique européen et, dans le même temps, il souligne l'ancienneté des racines de la nation. Découvert en Catalogne autour de 1900, un objet archéologique similaire serait soumis à une troisième interprétation et mis au service d'un discours nationaliste régional⁷. Science nouvelle et à la mode, se dotant très tôt d'institutions internationales⁸, la préhistoire est par ailleurs un lieu de concurrences savantes et de querelles de priorité. Elle est fréquemment convoquée en illustration de l'excellence d'une science nationale (« science française », « science espagnole ») symptomatique d'un pays à l'avant-garde du progrès. Ces concurrences justifient un impérialisme appuyé sur la science : elles favorisent le développement de recherches au-delà des frontières nationales et l'appropriation des vestiges découverts par les collectionneurs et par les musées du pays d'origine des fouilleurs. Cet impérialisme savant peut aisément venir en soutien d'ambitions coloniales ou économiques, lorsque les archéologues démontrent l'ancienneté de rapports de domination ou la permanence sur la longue durée d'une infériorité économique et culturelle, cette infériorité étant en outre accréditée dans le présent par l'inégal développement de la recherche scientifique. De telles interprétations peuvent susciter en retour des réactions virulentes de dénonciation du colonialisme savant. Les relations entre la France et l'Espagne en ce qui concerne la préhistoire sont marquées par de tels affrontements.

L'article qui suit vise à explorer ces relations dans toutes leurs dimensions. Après avoir rappelé dans quel contexte institutionnel se déroulent ces échanges, il évoquera les circulations et les contacts, avant d'analyser les représentations de l'Espagne qui ressortent des travaux de préhistoriens francophones.

CHRONOLOGIES CROISEES

Les années 1860-1914 sont celles d'une première institutionnalisation de la préhistoire, aussi bien en France qu'en Espagne, selon des chronologies qui se rejoignent en partie.

⁶ Margarita Díaz-Andreu, Champion Timothy (eds), *Nationalism and Archaeology in Europe*, London, University College London Press;1996.

⁷ Margarita Díaz-Andreu, "Nationalism and Archaeology. Spanish Archaeology in the Europe of Nationalities", in P.L. Kohl and C. Fawcett (eds), *Nationalism, Politics, and the Practice of Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 39-56.

⁸ Arnaud Hurel et Amélie Vialet, « Les congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (1866-1912) et la question de l'éveil d'une conscience patrimoniale collective », in M. Babes, M.-A. Kaeser (eds.), *Archeologists without Boundaries. Towards a History of International Archaeological Congresses (1866-2006)*, Oxford, Archaeopress, 2007, p. 33-39.

Avant 1800 trois régimes d'interprétation ordonnaient principalement les conceptions des temps humains les plus anciens : le scénario biblique de la Création et la chronologie courte de quelques milliers d'années établie par les exégètes du XVII^e siècle ; l'analyse des vestiges par les antiquaires qui les attribuaient à des peuples contemporains des auteurs antiques (Gaulois, Germains, Ibères, etc.) ; les réflexions philosophiques sur l'origine des sociétés, hypothèses hétérodoxes sur les pré-adamites et, au XVIII^e siècle, spéculations sur l'état de nature. Dans les premières décennies du XIX^e siècle, l'échelle temporelle potentielle de l'histoire humaine s'élargit. Suivant la vogue des recherches géologiques et paléontologiques, plusieurs savants (Ami Boué dans la Vallée du Rhin (1823), Paul Tournal (1828) et Jules Christol (1829) dans le Sud de la France, Philippe Schmerling en Belgique (1833) mettent au jour des vestiges suggérant que le passé humain est à l'échelle de la longue durée géologique. Cette hypothèse rencontre dans un premier temps un scepticisme général et les conclusions formulées par Jacques Boucher de Perthes dans les *Antiquités celtiques et antédiluviennes* (1847) n'emportent pas l'adhésion. S'appuyant sur des fouilles réalisées autour d'Abbeville, ce chercheur amateur affirme l'existence d'une époque caractérisée par des outils de pierre taillée, précédant une période de la pierre polie, elle-même bien plus ancienne que les temps gaulois. Cette proposition n'est véritablement prise au sérieux qu'après 1859, lorsque des faits concordants sont découverts dans la caverne de Brixham (Devon, RU). Le débat s'engage alors dans les sociétés savantes britanniques et françaises, animé par des savants reconnus, tel le géologue Charles Lyell. Il aboutit à la reconnaissance progressive de l'antiquité géologique d'un homme contemporain d'animaux fossiles, éteints ou émigrés, tels le mammoth et le renne.

En France, où les recherches menées d'Abbeville permettent de revendiquer une priorité dans la découverte de l' « homme fossile », le nouveau champ de recherches se configure rapidement⁹. Domaine reconnu et populaire, il attire de très nombreux amateurs, rassemblés dans un réseau très dense de sociétés savantes locales. À échelle nationale la préhistoire est jusqu'au début du XX^e siècle discutée dans des institutions qui ne lui sont pas exclusivement dédiées : l'Académie des sciences, mais surtout la Société géologique de France (fondée en 1821) et la Société d'anthropologie de Paris (1859). Des cours libres de préhistoire sont assurés dans certaines universités et à l'École d'anthropologie de Paris, fondée en 1876. Mais aucun diplôme universitaire spécialisé n'est créé avant le XX^e siècle. Une chaire de préhistoire ne sera fondée pour Henri Breuil (1877-1961) au Collège de France qu'en 1929, suivie l'intégration de la discipline au sein du CNRS et de la création des premières chaires universitaires après 1945. Une revue spécialisée, *Les Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, existe cependant depuis 1864. Animée dans un premier temps par Gabriel de Mortillet (1821-1898), elle est reprise à partir de 1869 par le préhistorien toulousain Émile Cartailhac (1845-1921). De même des traités, qui servent de manuels aux nombreux amateurs, paraissent dès les années 1870. Le plus célèbre est *Le Préhistorique. Antiquité de l'homme* de Gabriel de Mortillet (1883), synthèse à laquelle est associé un volume de planches intitulé *Musée préhistorique* (1881). Les vestiges préhistoriques intègrent également rapidement les collections publiques. Deux salles leurs sont notamment réservées dans le nouveau Musée des antiquités nationales, inauguré à Saint-Germain-en-Laye en 1867 afin d'exposer les traces de l'histoire nationale la plus ancienne. Au début du XX^e siècle, une nouvelle étape dans la structuration de la préhistoire est engagée avec la création de la Société préhistorique de France en

⁹ Arnaud Hurel, *La France préhistorienne de 1789 à 1941*, Paris, CNRS, 2007 ; Nathalie Richard, *Inventer la préhistoire*, op. cit.

1904 et avec la fondation, grâce aux financements du prince Albert 1^{er} de Monaco, de l'Institut de paléontologie humaine à Paris en 1910¹⁰.

Les savants français jouent également un rôle de premier plan dans la structuration internationale de la préhistoire. Exilé en Italie pour des raisons politiques après la révolution de 1848, Gabriel de Mortillet a pu constituer de solides réseaux internationaux et c'est à une réunion de la Société italienne des sciences naturelles à laquelle il assiste qu'est décidée, en 1865, la création de Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Le premier se tient à Neuchâtel en 1866, le second à Paris en 1867¹¹. Ce dernier fait véritablement entrer la préhistoire dans l'ère de l'internationalisation et de la médiatisation. Des vestiges préhistoriques sont en effet exposés pour la première fois à l'Exposition universelle qui a lieu au même moment. Ils sont présentés dans une section consacrée à l'histoire du travail.

En Espagne, l'année 1862 n'est qu'un début tout relatif des recherches. Comme en France, celles-ci ont bénéficié auparavant des développements de la géologie, outil précieux pour la découverte des gisements de matières premières et pour la construction d'infrastructures. L'Escuela Superior de Ingenieros de Minas est fondée à Madrid en 1835 ; la synthèse de la géologie moderne, *Elements of Geology* (1838) de Charles Lyell, est traduite en espagnol en 1847¹² et fait office de manuel ; en 1849 est créée la commission qui prend, en 1850, le nom de Comisión del Mapa Geológico de España ; une première chaire de géologie est établie à Madrid en 1852. Dans ce cadre, Casiano de Prado réalise ses premières explorations des sites des environs de Madrid. La préhistoire plus récente et la protohistoire ont également bénéficié de la structuration des disciplines érudites, dont l'archéologie et ses sciences annexes, avec la création de l'Escuela Superior Diplomática en 1856. En 1865, les questions de préhistoire trouvent place au sein de la Sociedad española de Antropología, fondée à Madrid par le chirurgien Pedro González Velasco (1815-1885) sur le modèle de la Société d'anthropologie de Paris, puis au sein de la Real Sociedad Española de Historia Natural créée en 1871.

Si aucune revue espagnole n'est dédiée exclusivement à la préhistoire, une rubrique intitulée « Estudios sobre el Hombre prehistórico » est confiée au publiciste andalous Francisco María Tubino y Oliva (1833-1888) dans la *Revista de bellas artes e histórico-arqueológica* à partir de 1867. Comme en France, des vestiges préhistoriques sont intégrés aux collections du Museo Arqueológico Nacional fondé la même année. La préhistoire fait également, en 1867, l'objet d'une première présentation à la Real Academia de la Historia. Des objets venus d'Espagne sont exposés dans la section sur l'histoire du travail de l'Exposition universelle parisienne et les recherches menées sur le sol national sont présentées au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques par Juan Vilanova y Piera (1821-1893), détenteur depuis 1854 de la chaire de géologie de l'Universidad Central de Madrid. Comme en

¹⁰ Arnaud Hurel, « La création de l'Institut de paléontologie humaine en 1910. Une étape de la recomposition de la science de l'Homme », in C. Laurière (dir.), 1913. *La recomposition de la science de l'homme*, Paris, Carnets de Beroze, 2015, p. 52-63.

¹¹ Ces congrès sont évoqués ci-dessous.

¹² Charles Lyell, *Elementos de geología*, traducidos por Joaquín Ezquerro del Bayo con adiciones sobre los terrenos de España, Madrid, Antonio Yenes, 1847.

France, la préhistoire fait l'objet de ses premiers enseignements libres. En 1868, Vilanova et Tubino engagent des séries de conférences à l'Ateneo de Madrid et à la Real Sociedad Económica Matritense de Amigos del País. Les premières publications de synthèse paraissent alors, avec notamment *Estudios prehistóricos* de Tubino (1868) et *Origen, Naturaleza y antigüedad del Hombre* de Vilanova (1872).

La restauration monarchique de 1874 porte un coup d'arrêt au dynamisme favorisé par l'atmosphère libérale du Sexenio Democrático. Si les animateurs espagnols de la préhistoire continuent de publier et de participer (de moins en moins nombreux) aux réunions internationales, il faut attendre la fin du siècle pour que le mouvement de structuration de la discipline soit relancé. Le foyer de ce mouvement est la Real Academia de la Historia, où Villanova joue un rôle important à partir de 1889 et bénéficie de l'appui du directeur, l'influent homme politique Antonio Cánovas del Castillo (1828-1897). C'est à Vilanova que l'on doit, en 1893, la partie consacrée à la préhistoire de la *Historia general de España*. Il impose une interprétation dominante, créationniste et chrétienne, qui favorise l'engagement d'amateurs issus des milieux conservateurs dans la recherche, mais qui isole pour partie la préhistoire espagnole à l'échelle européenne¹³. Dans les pays qui dominent la discipline, les conceptions majoritaires sont en effet marquées par l'acceptation de la longue durée et par l'adhésion à un évolutionnisme culturel et/ou biologique.

Jusqu'à la première guerre mondiale, les recherches réalisées en Espagne les plus reconnues internationalement sont alors le fait de préhistoriens étrangers. Les belges Louis (1860-1934) et Henri (1857-1933) Siret et le français Pierre Paris (1859-1931) y étudient le néolithique et la protohistoire. Des sites paléolithiques d'importance majeure sont quant à eux étudiés par le français Henri Breuil et par l'allemand Hugo Obermaier (1877-1946). La grotte d'Altamira, découverte en 1878 et dont l'authenticité avait été contestée, est réexaminée à partir de 1902 par Cartailhac et par Breuil. La première monographie d'ampleur qui lui est consacrée est ainsi publiée, en français, en 1906¹⁴. Le site d'El Castillo, qui présente une séquence stratigraphie paléolithique remarquable, est découvert en 1903 par Hermilio Alcalde del Río (1866-1947). Mais il est analysé principalement par Breuil puis exploré systématiquement, à partir de 1910, par Obermaier et par son associé Paul Wernert (1889-1972). Ces fouilles sont subventionnées par l'Institut de paléontologie humaine de Paris. Entre 1880 et 1914, les principales publications de synthèse sur la préhistoire et sur la protohistoire espagnoles sont rédigées par des chercheurs étrangers, essentiellement francophones, tandis que le *Bulletin hispanique*, fondé à Bordeaux en 1899, offre une tribune régulière aux travaux archéologiques réalisés de l'autre côté des Pyrénées¹⁵.

Cette situation est dénoncée par plusieurs préhistoriens et hommes politiques espagnols, dans le contexte de la mobilisation des sciences au service de l'essor national qui se manifeste au début du XXe siècle par, entre autres, les créations de la Junta para la Ampliación de Estudios (1907) et de la Asociación Española para el Progreso de las Ciencias (1908). Eduardo Hernández Pacheco y Estevan (1872-1965), détenteur depuis 1910 de la chaire de géologie de l'Université de Madrid, qui a visité

¹³ Francisco Pelayo López y Rodrigo González Gutiérrez, *Juan Vilanova y Piera (1821-1893) la obra de un naturalista y prehistoriador valenciano*, Valencia, Diputación de Valencia, 2002.

¹⁴ Henri Breuil et Émile Cartailhac, *La Caverne d'Altamira à Santillane, près Santander (Espagne)*, Monaco, Impr. de Monaco, 1906.

¹⁵ Jean-Marc Delaunay, "Bulletin Hispanique", in M. Díaz-Andreu, G. Mora et J. Cortadella (eds), *Diccionario Histórico de la Arqueología en España*, Madrid, Marcial Pons, 2009, p 156-157.

l'Institut de paléontologie humaine à Paris avant la guerre, dénonce l'impérialisme scientifique français dans un discours prononcé en 1915 devant la Société espagnole pour l'avancement des sciences¹⁶. Sur initiative du sénateur carliste Enrique de Aguilera y Gamboa, marquis de Cerralbo (1845-1922), une législation (Ley de Excavaciones Arqueológicas) est mise en place en 1911. Elle soumet les fouilleurs étrangers à une autorisation préalable et contrôle l'exportation des vestiges découverts. Elle est suivie, en 1912, par la création de la Comisión de Exploraciones Espeleológicas. Renommée Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas en 1913, cette institution est dirigée par le marquis de Cerralbo. Entre 1912 et 1938, elle structure et contrôle les recherches préhistoriques en Espagne. Ses travaux sont dans un premier temps supervisés par Hernández Pacheco¹⁷.

Les relations et les échanges scientifiques qui s'établissent entre la France et l'Espagne entre 1860 et 1914 sont à replacer dans ce cadre d'institutions en cours de structuration nationale et internationale.

CONGRES, VOYAGES ET MISSIONS

Discipline de recherche, située au croisement de l'archéologie, de la géologie et de l'anthropologie, la préhistoire est aussi une science patrimoniale. Les échanges savants qui la concernent prennent donc de multiples formes : à la circulation des hommes, des œuvres et des idées, s'ajoute celle des vestiges.

Les congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistorique constituent un nœud principal de ces circulations. En tant que telle, leur création n'est pas originale, puisque d'autres sciences s'organisent alors à un niveau supranational : le nombre des congrès internationaux passe ainsi de 15 à 60 entre 1860 et 1870¹⁸. Mais la préhistoire présente la spécificité de s'être organisée sur le plan international avant de posséder des structures nationales spécialisées. À l'exception des pays du Nord de l'Europe, où les sociétés royales d'antiquaires consacrent l'essentiel de leurs travaux à la préhistoire et jouent le rôle d'académies spécialisées, les pays qui participent à l'animation des premiers congrès internationaux ne possèdent pas de société savante d'échelle nationale. L'objectif des congrès est ainsi pour partie de contourner les résistances éventuelles des institutions scientifiques nationales. Les premiers promoteurs de la préhistoire, souvent autodidactes, ne trouvent en effet pas tous leur place

¹⁶ Eduardo Hernández-Pacheco y Estevan, "Estado actual de las investigaciones en España respecto a la Paleontología y la Prehistoria. Discurso de inauguración de la sección de Ciencias Naturales", in *Asociación Española para el Progreso de las Ciencias (Congreso de Valladolid)*, Madrid, E. Arias, 1915, p. 1-60; voir José María Lantarote Guiral, "A 'Science of Exportation'? International Scholarship in the Professionalization of Prehistory in Spain (1902-1922)", in A. M. Roca Rosell (ed.), *The Circulation of Science and Technology, Proceedings of the 4th International Conference of the ESHS*, Barcelona, SCHCT-IEC, 2012, p. 1110-1116.

¹⁷ Margarita Díaz-Andreu et Jordi Cortadella, "Success and Failure: Alternatives in the Institutionalisation of Pre- and Protohistory in Spain", in J. Callmer et al. (eds), *The Beginnings of Academic Pre- and Protohistoric Archaeology (1830-1930) in a European Perspective*, Berliner Archäologische Forschungen 2, Berlin, Verlag Marie Leidorf, 2006, p. 295-305; Gloria Mora et Margarita Díaz-Andreu (eds), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Universidad de Málaga, 1997.

¹⁸ Anne Rasmussen, « Jalons pour une histoire des congrès internationaux au 19^e siècle. Régulation scientifique et propagande intellectuelle », *Relations internationales*, 1990, 62, p. 115-133. Pascale Rabault-Feuerhahn et Wolf Feuerhahn (dir.), *La Fabrique internationale de la science. Les congrès scientifiques internationaux de 1865 à 1945*, *Revue Germanique Internationale*, 2010/10.

dans ces instances. En France par exemple, Gabriel de Mortillet, ancien élève de l'École centrale et ingénieur de métier, exilé de 1848 à 1864 pour raisons politiques, ne peut espérer intégrer les rangs de l'Académie des sciences et n'obtient qu'un poste subalterne au Musée des antiquités nationales. Les congrès internationaux fournissent à ces chercheurs des perspectives de carrière et de reconnaissance. Mais ils ont aussi pour fonction d'imposer un modèle de science. La préhistoire à ses débuts est en effet d'une existence fragile. Elle pourrait aisément être annexée par des communautés scientifiques mieux constituées et déjà organisées sur le plan national. En France, la jeune Société d'anthropologie de Paris en fait l'un de ses thèmes de prédilection. En Espagne, elle est écartelée entre les géologues, les archéologues et, secondairement, les anthropologues¹⁹. Les Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques ont donc pour but d'affirmer que la préhistoire ne se confond ni avec la paléontologie, ni avec l'anthropologie physique, ni avec l'archéologie classique des érudits, même si elle entretient d'étroites relations avec elles. Ces congrès privilégient également une échelle internationale pour les recherches et sont le lieu par excellence d'élaboration d'un discours universaliste. Telle que la conçoivent ses principaux animateurs, la préhistoire étudie en effet des phénomènes de nature supranationale et doit mettre en lumière un passé commun à l'ensemble des pays européens.

Les congrès sont un succès, même si les réunions s'espacent après 1872²⁰. De 17 (en 1872) à 28 (en 1889) nations y sont représentées. Le nombre des inscrits aux sessions varie de plus de 200 à plus de 1500 et s'établit à une moyenne de 550. La plupart se contente toutefois d'assister aux débats et ceux qui y participent activement sont moins nombreux. À Stockholm en 1874 par exemple, près de 1600 personnes ont payé leur cotisation, mais seuls 70 scientifiques prennent la parole. Parmi ces contributeurs actifs, quelques personnages tiennent la vedette, proposant à chaque réunion de nombreuses communications. Ils constituent une sorte d'élite internationale de la discipline. Parmi eux, les Français jouent un rôle prédominant. À l'exception de la réunion de Norwich en 1868, la langue des congrès est le français, qui s'établit de fait comme langue internationale de la préhistoire en un temps où l'anglais s'impose de plus en plus. Paris est aussi la seule ville qui a accueilli plusieurs réunions, souvent en lien avec les Expositions universelles. De ce fait, de nombreux scientifiques français figurent parmi les animateurs des congrès. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, Gabriel de Mortillet, Émile Cartailhac, Armand de Quatrefages (1810-1892), qui détient la chaire d'anthropologie du Muséum national d'histoire naturelle, et Ernest Théodore Hamy (1842-1908), le fondateur du Musée ethnographique du Trocadéro, sont très fréquemment les organisateurs et les arbitres des débats. Aussi, bien qu'internationaux, les congrès établissent-ils pour un temps la suprématie de la France sur la discipline.

En revanche, la présence des savants espagnols dans ces congrès internationaux a toujours été faible. En 1889 par exemple, un peu plus de 470 personnes de 28 nationalités ont souscrit au congrès international organisé en parallèle de l'Exposition universelle parisienne. Les inscrits espagnols ne sont que cinq. Leur nombre est identique en 1906, à Monaco. Par ailleurs seul Vilanova est effectivement présent à la session de 1889. De fait, seuls quelques rares savants espagnols assistent de manière

¹⁹ José María Lanzarote Guiral, « Le naturaliste, l'anthropologue et l'archéologue. De l'origine de l'archéologie préhistorique en Espagne », art. cit.

²⁰ La liste de ces congrès est la suivante : Neuchâtel 1866 ; Paris 1867 ; Norwich/Londres 1868 ; Copenhague 1869 ; Bologne 1871 ; Bruxelles 1872 ; Stockholm 1874 ; Budapest 1876 ; Lisbonne 1880 ; Paris 1889 ; Moscou 1892 ; Paris 1900 ; Monaco 1906 ; Genève 1912.

récurrente à ces réunions internationales. Ils siègent parfois dans les instances organisatrices, tel Vilanova, qui est membre du bureau du congrès de 1889. Ils y présentent des communications et deviennent de ce fait les représentants internationaux de la préhistoire espagnole. Vilanova et, secondairement, Tubino jusqu'à sa mort occupent de telles positions. Ces quelques participants contribuent à faire connaître les découvertes les plus importantes effectuées en Espagne et à soumettre au débat certains gisements. Vilanova est présent dès le congrès de 1867. En 1889 par exemple, il présente aux congressistes une synthèse sur la préhistoire espagnole²¹. La fonction de cette courte communication, qui ne contient pas d'information nouvelle d'ordre archéologique, semble être avant tout de rappeler que l'Espagne fait bien partie de l'Europe préhistorique à double titre : parce que les vestiges démontrent que l'industrie humaine s'y est développée depuis le paléolithique et parce que des recherches y sont menées, par lui-même et par d'autres, tels les frères Siret dans la Province d'Almería.

Cette présence marginale de l'Espagne dans les congrès est confirmée par le fait qu'aucune réunion n'est organisée sur son sol. Une session, prévue à Madrid, n'a pas pu se tenir à cause de la Première guerre mondiale. La seule exception partielle à cette situation pourrait être la réunion tenue à Lisbonne en 1880. Mais elle a mis en lumière le dynamisme de la recherche portugaise et peu bénéficié à la préhistoire du pays voisin. Les thèmes mis à l'ordre du jour ne concernent que le territoire portugais et les débats les plus neufs portent sur la découverte de silex qui paraissent taillés dans des terrains géologiques datés de l'ère tertiaire situés à Otta près de Monte Redondo, soulevant la question d'un recul dans le temps de l'apparition de l'homme ou de son ancêtre direct. Si les congressistes ne parviennent pas à s'accorder sur l'authenticité des vestiges, l'idée s'impose de la richesse préhistorique du Portugal et du dynamisme des archéologues locaux, justifiant les conclusions de l'Italien Giovanni Capellini, un membre fondateur des congrès. Il loue « un beau et intéressant pays, où de nouveaux trésors seront rapidement accumulés par nos habiles confrères, qui nous ont surpris par les merveilleuses trouvailles faites dans un temps restreint »²².

Ce jugement positif ne s'étend pas à l'Espagne. Ses représentants ne sont pas présents en grand nombre à Lisbonne. Malgré la proximité géographique, seuls sept se sont inscrits et, comme souvent, Vilanova seul est présent. Il présente une communication sur l'existence d'un âge du cuivre qui précéderait l'âge du bronze en Espagne dont les conclusions sont contestées. Surtout, il s'efforce d'attirer l'attention des congressistes sur une découverte extraordinaire, faite peu de temps auparavant à Altamira près de Santander. Marcelino Sanz de Sautuola (1831-1888) y a mis au jour une caverne contenant des vestiges paléolithiques dont les parois sont ornées de spectaculaires fresques polychromes représentant des animaux disparus²³. Ce site exceptionnel, le premier signalé en Europe, aurait pu focaliser le regard des préhistoriens sur l'Espagne comme le font, pour le Portugal, les silex (tout aussi problématiques) d'Otta et certains sites néolithiques. Mais l'idée d'un art paléolithique évolué dont la beauté serait encore sensible à l'homme du XIXe siècle, n'est pas compatible avec les

²¹ Juan Vilanova y Piera, « Questions touchant l'archéologie préhistorique espagnole », *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, Compte rendu de la 10^e session à Paris, 1889*, Paris, E. Leroux, 1891, p. 250-251.

²² *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, compte rendu de la neuvième session à Lisbonne, 1880*, Lisbonne, Typographie de l'Académie royale des sciences, 1884, p. 53-54.

²³ Marcelino Sanz de Sautuola, *Breves apuntes sobre algunos objetos prehistóricos de la Provincia de Santander*, Santander, Telesforo Martínez, 1880.

représentations dominantes qui assimilent les premiers habitants de l'Europe aux « sauvages » modernes. L'authenticité des fresques est immédiatement mise en doute²⁴. Leur signalement ne donne matière à aucun débat publié dans les comptes rendus du congrès de Lisbonne et l'opinion s'impose, après la publication en France d'une étude réalisée par le paléontologiste de Bordeaux Émile Harlé (1850-1922), qu'elles sont plus récentes, voire qu'il s'agirait d'une supercherie²⁵. La valeur de la grotte, qui permet de conférer à l'Espagne une place importante dans l'histoire de l'art préhistorique, ne fut établie qu'au début du XXe siècle²⁶.

Les contacts franco-espagnols institutionnalisés dans le cadre des congrès internationaux restent donc assez limités. Les positions de Vilanova, son catholicisme et son créationnisme revendiqués²⁷, l'isolent au sein d'une communauté certes divisée, mais ouverte aux hypothèses évolutionnistes et qui revendique *a minima* une séparation du savant et du religieux. Toutefois, de multiples contacts plus informels, résultant de voyages de part et d'autre des Pyrénées, s'établissement entre des préhistoriens français et espagnols, structurant des réseaux souples, non institutionnels, qu'il est possible de qualifier de « collèges invisibles »²⁸. Si certains de ces contacts relèvent des relations personnelles, d'autres se mettent en place dans des cadres plus officiels, notamment lors de missions effectuées de part et d'autre des Pyrénées. Au titre des relations personnelles se placent notamment celles que nouent les étudiants espagnols venus compléter leur formation à Paris durant le XIXe siècle. Tel est le cas, fréquemment, de futurs médecins attirés par le prestige de l'école médicale française. Gregorio Chil y Naranjo (1831-1901), l'un des animateurs de la préhistoire et de l'anthropologie aux îles Canaries, fit ainsi une partie de ses études à Paris entre 1848 et 1857. Il y fréquenta les fondateurs de la Société d'anthropologie de Paris, dont il devint un membre correspondant. Ce séjour l'influença durablement et ce sont les modèles d'interprétation élaborés en France qui furent prioritairement transposés à la

²⁴ Mariano Ayarzagüena Sanz, "Altamira en el Congreso Internacional de Antropología y Arqueología Prehistóricas de Lisboa de 1880", *Zona Arqueológica*, 2006, 7/1, p. 41-46; Oscar Moro Abadía & Francisco Pelayo, "Reflections on the Concept of 'Precursor': Juan de Vilanova and the Discovery of Altamira", *History of the Human Sciences*, 2010, 23 (4), p. 1-20.

²⁵ Émile Harlé, « La grotte d'Altamira, près de Santander (Espagne) », *Matériaux*, 1881, 2^e série, 12, p. 275-283.

²⁶ Nathalie Richard, « De l'art ludique à l'art magique, interprétations de l'art pariétal au XIXe siècle », *Histoire de la préhistoire*, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 90, 1, janvier-février, 1993, p. 60-68 ; Oscar Moro Abadía, "The Reception of Palaeolithic Art at the Turn of the 20th Century: between Archaeology and Art History", *Journal of Art Historiography*, 2015, 12, <https://arthistoriography.files.wordpress.com/2015/06/moro-abadia.pdf> ; Eduardo Palacio-Pérez, "The Origins of the Concept of 'Palaeolithic Art': Theoretical Roots of an Idea". *Journal of Archaeological Method and Theory*, 2013, 20 (4), p. 682-714.

²⁷ Ces positions sont clairement formulées dans Juan Vilanova y Piera (ed), *La creación; historia natural, escrita por una sociedad de naturalistas*, Barcelona, Montaner y Simon, 1872-1876. Par la suite Vilanova est un acteur du Congreso Católico Nacional Español (1889-1902). En 1889 à Madrid, il présente la préhistoire au premier de ces congrès et incite les prêtres à s'engager dans ce domaine, afin de contrer les interprétations anticléricales qui, de son point de vue, y dominant.

²⁸ Diana Crane, *Invisible Colleges: Diffusion of Knowledge in Scientific Communities*, Chicago, University of Chicago Press, 1972; Margarita Díaz-Andreu, "Revisiting the 'Invisible College': José Ramón Mélida in early 20th Century Spain", in Nathan Schlanger & Jarl Nordbladh (eds), *Archives, Ancestors, Practices: Archaeology in the Light of its History*, Oxford, Berghahn Books, 2008, p. 121-129.

préhistoire locale, aux dépens de ceux que proposaient les préhistoriens espagnols du continent²⁹. De même, les relations qu'entretiennent les frères Siret avec les milieux savants espagnols relèvent de leur destinée personnelle. Ces deux ingénieurs des mines belges s'établissent en Espagne autour de 1880 et travaillent à l'exploitation des minerais argentifères de la Sierra Almagrera et à des aménagements hydrauliques. Le cadet, Louis, s'y établit définitivement et fonde sa propre société minière à Herrerías (province d'Almería) autour de 1900. Les deux frères, puis Louis seul, explorent de très nombreux sites de la région et publient, en français et dans des revues belges et françaises, de nombreux travaux sur le néolithique espagnol. Avant 1914, Louis est considéré comme l'un des principaux spécialistes, voire comme le spécialiste, de la question. Il est l'auteur de la première synthèse remarquable sur le sujet³⁰ et sa réputation excède de beaucoup celle de ses homologues locaux.

Des contacts interpersonnels s'établissent aussi dans le cadre plus institutionnalisé des missions scientifiques. Émile Cartailhac est l'un des bénéficiaires français de ces missions, financées par le ministère de l'instruction publique. Il co-dirige depuis 1869 la première revue de préhistoire, sous le titre modifié de *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*. Il est installé à Toulouse où il contribue notamment à l'organisation des collections préhistoriques du Muséum et où il assure, à partir de 1883, des cours libres dans les facultés des sciences puis des lettres. Il voyage en Espagne et au Portugal pour le compte du ministère en 1880-1881. Il rencontre de très nombreux archéologues, visite des collections et des sites et il réunit les matériaux qui sont publiés, en 1886, dans *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*. Cette synthèse est la plus connue et la plus diffusée en Europe à la fin du XIXe siècle, les ouvrages de même nature écrits en espagnol n'étant pas traduits. De la même manière, René Verneau (1852-1938) est missionné aux îles Canaries en 1876 afin d'y examiner des crânes anciens, attribués aux Guanches. Il doit visiter les collections locales et rapporter des spécimens dans le but de corroborer l'hypothèse émise par des anthropologues français de l'appartenance de ces crânes au type humain de Cro-Magnon découvert en 1868³¹. Verneau effectue par la suite plusieurs autres voyages. Dans les années 1890, Arthur Engel (1855-1920) et Pierre Paris, deux anciens élèves des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, bénéficient également de plusieurs missions financées par la France. Ils seront suivis, au début du siècle suivant, par beaucoup d'autres. Ces financements relèvent d'un redéploiement de l'archéologie extra-métropolitaine française, en partie dû aux conflits qui opposent l'Empire ottoman et la Grèce et qui rendent difficile l'accès de certains sites helléniques pour les étudiants de l'École d'Athènes³². Ces missions sont également stimulées par le développement de l'intérêt pour l'Espagne dans plusieurs centres universitaires du Sud de la France, notamment à Bordeaux et à Toulouse. Ces évolutions donnent naissance, en France, à l'hispanisme académique et sont à l'origine de la création en 1909 à Madrid de l'École des Hautes études

²⁹ Augusto José Farrujia de la Rosa, « Le colonialisme et le "Collège invisible" dans l'émergence de l'archéologie des îles Canaries au XIXe siècle », *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, 2013/53, p. 53-61 ; *En busca del pasado guanche. Historia de la Arqueología en Canarias (1868-1968)*, Santa Cruz, Edición KA, 2010.

³⁰ Henri et Louis Siret, *Les Premiers âges du métal dans le Sud-Est de l'Espagne*, Bruxelles, Peeters, 1887, 2 vol.

³¹ Augusto José Farrujia de la Rosa, « Le colonialisme et le "Collège invisible" », art. cit.

³² Jean Gran-Aymerich et Evelyne Gran-Aymerich, « La création des Écoles françaises d'Athènes, Rome et Madrid », *Communications*, 1992/54, p. 175-187 ; « Les échanges franco-espagnols et la mise en place des institutions archéologiques (1830-1939) », *Historiografía de la arqueología y de la historia antigua en España (siglos, XVIII-XX)*, Madrid, Ministerio de la Cultura, 1991, p.117-124.

hispaniques, dont Pierre Paris sera le premier directeur³³. Formés à l'archéologie classique, les missionnaires français concentrent, dans ce cadre, leur attention sur les périodes protohistoriques et antiques³⁴. Ils ont largement contribué à la connaissance de l'art ibérique et leurs recherches sont diffusées dans le *Bulletin hispanique*. Lors de la mission qu'il effectue en 1897, Paris est le protagoniste de l'achat du buste de la Dame d'Elche, qui figure depuis lors sur la couverture de ce périodique. *L'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (Paris, Leroux, 1903-1904) de l'archéologue français synthétise ses recherches originales ainsi que les publications espagnoles sur le sujet.

Du côté espagnol, la création au début du XXe siècle de la Junta para la Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas favorise la multiplication des missions vers plusieurs pays d'Europe, dont la France. Avant cette date, les missions sont moins fréquentes, mais elles existent néanmoins. Vilanova a ainsi bénéficié d'une bourse du Museo Nacional de Ciencias Naturales de Madrid pour un séjour à Paris entre 1850 et 1854. Il y assiste à des enseignements de géologie et de sciences naturelles à l'École des Mines et au Muséum national d'histoire naturelle. La délégation d'un ou de plusieurs représentants officiels aux Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques a également permis le financement de voyages. En 1869, par exemple, Tubino et Vilanova assistent au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Ils effectuent à cette occasion un périple dans le nord de l'Europe, notamment en Suède et au Danemark, visitent sites et collections et acquièrent près de 300 pièces qui viendront enrichir les collections du Museo Arqueológico Nacional. Après 1900, le développement des voyages d'études est favorisé par un décret de 1901 créant des bourses pour étudier à l'étranger et fait partie des missions de la Junta. Les années 1911-1913 sont celles où l'institution distribue le plus de bourses (près de 110 par an). La France est alors la première destination des boursiers, suivie de près par l'Allemagne³⁵. Parmi les préhistoriens, Eduardo Hernández Pacheco y Estevan bénéficie du soutien de la Junta pour réaliser des recherches en Espagne, mais également pour se rendre en France, où il séjourne à plusieurs reprises entre 1910 et 1912. Il y observe notamment la création et le fonctionnement de l'Institut de paléontologie humaine. Juan Cabré Aguiló (1882-1947) effectue de même des voyages d'études en France et dans d'autres pays européens avec l'aide de la Junta. Il devient, avant la guerre, l'un des principaux informateurs et collaborateurs d'Henri Breuil et explore avec lui, grâce à des financements du Prince de Monaco, plusieurs sites ornés espagnols, dont la Roca dels Moros près du village de Cogul (Catalogne) en 1908³⁶. Il est à partir de 1912 l'un des animateurs de la Comisión de Exploraciones Espeleológicas et réalise, grâce au soutien de la Junta, ses

³³ Jean-Marc Delaunay, *Des Palais en Espagne. L'École des Hautes Études Hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XXe siècle (1898-1979)*, Madrid, Collection de la Bibliothèque de la Casa de Velázquez, n° 10, 1994; Antonio Niño Rodríguez, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, Madrid, CSIC, 1988.

³⁴ Pierre Rouillard, « Le pays valencien et les archéologues français à la fin du XIXe siècle », *Saguntum*, 1995, 29, p. 105-112.

³⁵ José Manuel Sánchez Ron (ed.), *1907-1987. La Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas 80 años después*, Madrid, CSIC, 1988; Pierre Paris donne un bilan, du point de vue français, sur les premières années d'activité de la Junta dans « Junta para la Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas », *Bulletin hispanique*, 1916, 18/2, p. 114-131.

³⁶ Henri Breuil et Juan Cabré Aguiló, « Les peintures rupestres du bassin inférieur de l'Èbre », *L'Anthropologie*, 1909, 20, p. 8-21 ; voir Arnaud Hurel, *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS, 2011, p. 110-111,

premières synthèses en nom propre³⁷. D'autres archéologues iront étudier ailleurs en Europe. Le Catalan Pere Bosch i Gimpera (1891-1974), par exemple, obtient des bourses d'études pour Berlin. Il se rend dans la capitale germanique à deux reprises entre 1911 et 1914. Parti initialement pour étudier la philologie et l'histoire grecque, il se tourne rapidement vers l'archéologie préhistorique, dont il deviendra à Barcelone un influent représentant avant de s'exiler au Mexique après la guerre civile, en 1941³⁸.

HISTOIRE MATERIELLE DES CIRCULATIONS : LIVRES, TEXTES, OBJETS

Ces contacts directs s'accompagnent d'échanges à distance, sous la forme notamment de correspondances³⁹. Ils s'accompagnent également d'une intense circulation de textes et d'objets. Des préhistoriens français publient dans des revues espagnoles, tandis que des chercheurs espagnols font paraître des articles, en français, dans des périodiques français. Les *Matériaux...* et, après la disparition de cette publication, *L'Anthropologie* font paraître de tels textes, qui prennent souvent la forme de bilans ou de synthèses. Tubino signe par exemple un résumé des activités de l'année écoulée en Espagne dans les *Matériaux* de 1872⁴⁰. Il signale les découvertes nouvelles, les publications, mais il résume aussi les débats qui se déroulent à l'Ateneo de Madrid et les conférences que Vilanova et lui-même donnent dans la capitale espagnole. L'anthropologue Luis de Hoyos Sáinz (1868-1951) fait paraître plusieurs bilans des travaux anthropologiques et préhistoriques espagnols dans *L'Anthropologie*, dont une synthèse développée, en 1898, qui fait l'objet d'un tiré-à-part⁴¹. Un résumé d'un mémoire de Gregorio Chil y Naranjo sur la préhistoire des Canaries paraît dans la même revue en 1902⁴². Réciproquement, des articles de chercheurs français sont publiés dans des revues espagnoles. Mais la nature de ces articles est souvent différente : il s'agit fréquemment de traductions de textes parus dans les principales publications savantes et exposant une découverte ou un point de vue original, non de synthèses sur les recherches et les débats français rédigées pour un public international. Le public savant espagnol est par exemple tenu informé dès l'origine des controverses suscitées par les premiers développements de l'archéologie du paléolithique. En 1860, la *Revista de los Progresos de las Ciencias* donne une traduction d'un article paru dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (décembre 1859, 6). Ce texte fait le point sur les controverses suscitées par les découvertes de Boucher de Perthes en France et par celles de

³⁷ Juan Cabré Aguiló, *El arte rupestre en España (regiones septentrional y oriental) / por Juan Cabré Aguiló ; prólogo del Marqués de Cerralbo*, Madrid, Museo Nacional de Ciencias Naturales, 1915.

³⁸ Margarita Díaz-Andreu, "Arqueólogos españoles en Alemania en el primer tercio del siglo XX. Los becarios de la Junta para la Ampliación Estudios (I) Pedro Bosch Gimpera", *Madrid Mitteilungen*, 1995, 36, p. 79-89.

³⁹ Pour un exemple d'analyse de correspondances dans une période ultérieure à celle envisagée dans cet article, et pour une comparaison entre les échanges franco-espagnols et anglo-espagnols, voir Margarita Díaz-Andreu, *Archaeological encounters. Building networks of Spanish and British archaeologists in the 20th century*, Newcastle, Cambridge Scholars, 2012; pour une étude des correspondances de l'abbé Breuil avec des préhistoriens espagnols, notamment avec Cerralbo pour la période qui précède la première guerre mondiale, voir Arnaud Hurel, *L'Abbé Breuil*, op. cit.

⁴⁰ Francisco María Tubino y Oliva, « Les travaux préhistoriques en Espagne, pendant l'année 1871 », *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1872, série 2, 3, p. 45-54.

⁴¹ Luis de Hoyos Sáinz, *L'Anthropologie et la préhistoire en Espagne et en Portugal en 1897*, Paris, Masson, 1898.

⁴² Gregorio Chil y Naranjo, « L'âge de la pierre aux îles Canaries », *L'Anthropologie*, 1902, 13, p. 89-91.

Brixham. L'article conclut ouvertement à l'origine humaine des silex taillés et à leur position dans des couches géologiques contenant des espèces disparues⁴³. Cette synthèse est suivie de la traduction d'une communication faite par le paléontologiste français Marcel de Serres (1780-1862) à l'Académie des sciences (*Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, 1859, 49). Ce texte, extrait des nombreuses interventions faites à l'Académie parisienne sur l'homme fossile en 1859, expose ouvertement le point de vue sceptique de son auteur. Il relativise les conclusions que l'on peut tirer des découvertes d'Abbeville concernant l'âge de l'humanité, soulignant que l'extinction des espèces disparues peut avoir été récente⁴⁴. L'année suivante, la *Revista de los Progresos de las Ciencias* sélectionne les traductions de plusieurs autres réserves formulées sur le même sujet, et dans la même institution, par le géologue Eugène Robert (1806-1882). En 1863, cette ligne éditoriale critique se confirme lorsque la revue donne la traduction d'un texte du géologue Scipion Gras (1806-1873) soulignant l'insuffisance des preuves découvertes dans le département de la Somme. Les points de vue favorables, résumés dans la synthèse de 1859, ne sont pour leur part pas traduits. Ainsi la découverte de San Isidro, en 1862, se produit-elle dans un contexte qui tout à la fois la prépare et qui lui est peu favorable.

Outre ces traductions, des publications françaises en langue originale circulent largement en Espagne, ce qui n'est pas vrai des publications espagnoles en France. Le catalogue de la bibliothèque de l'Ateneo de Madrid en atteste ; les ouvrages scientifiques en version française y sont particulièrement nombreux. D'ailleurs, lorsqu'il fait paraître sa synthèse sur la préhistoire de la péninsule, Émile Cartailhac ne cache pas que le public éclairé portugais et espagnol figure parmi ses cibles privilégiées : « Cet ouvrage, précise-t-il, n'est pas destiné qu'aux savants. J'ai l'espoir qu'il pénétrera dans les bibliothèques du grand public, surtout en Espagne et au Portugal⁴⁵ ».

À cette circulation des textes et des livres, s'adjoint celle des objets. L'aller-retour de la Dame d'Elche entre l'Espagne et la France est bien connu⁴⁶. Acquis par l'entremise de Pierre Paris en 1897, ce buste découvert sur le site de La Alcudia près d'Alicante, dont l'authenticité et la datation ont été très discutés, intègre les collections du Musée du Louvre. Il est l'une des pièces maîtresses de la série de l'art ibérique, exposé dans une salle dédiée à partir 1904. En 1941, ce vestige fait l'objet d'un échange d'œuvres entre gouvernements et retourne en Espagne où il est présenté au Museo Arqueológico Nacional de Madrid. D'autres objets préhistoriques connaissent un sort tout aussi nomade. Les silex paléolithiques découverts à San Isidro, par exemple, ont voyagé de l'Espagne vers la France. Le silex découvert le 30 avril 1862 est présenté le 22 juin à la Société géologique de France par Louis Lartet. Celui-ci décrit les circonstances de la découverte, la stratigraphie du site et, en détail, l'artefact lui-

⁴³ "De los sílex tallados, hallados por Mr. Boucher de Perthes en los depósitos diluvianos del departamento del Somme", *Revista de los Progresos de las Ciencias*, 1860, 10, p. 168-177.

⁴⁴ Marcel de Serres, "De la extincion de varias especies animales después de la aparición del hombre", *Revista de los Progresos de las Ciencias*, 1860, 10, p. 177-181.

⁴⁵ Émile Cartailhac, *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, Paris, Reinwald, 1886, p. xxxiii.

⁴⁶ Jean-Marc Delaunay, "La Dama de Elche, actriz de las relaciones franco-españolas del Siglo XX", in Trinidad Tortosa Rocamora & Ricardo Olmos Romera (eds.), *La Dama de Elche: lecturas desde la diversidad*, Madrid, Asociación Científica Lynx, 1997, p. 100-106 ; Emilio Soler Pascual, "Pierre Paris y François Pietriél: viaje de ida y vuelta de la "Dama de Elche"", in José Luis Arráez Llobregat, Ángeles Sirvent Ramos (eds.), *Espacio y texto en la cultura francesa. Espace et texte dans la culture française*, Alicante, Universidad de Alicante, 2006, vol. 1, p. 331-346.

même⁴⁷. Si l'objet n'a pas voyagé avec ses inventeurs français, ils en fournissent un équivalent de papier, sous la forme d'un dessin précis, publié dans le bulletin de la Société⁴⁸. En 1867, trois bifaces de San Isidro sont exposés à Paris, où ils introduisent la section espagnole sur l'histoire du travail de l'Exposition universelle⁴⁹. À cette occasion, l'original de la pièce reproduite en 1862 est mis sous les yeux des savants et du grand public, consolidant son importance symbolique comme marqueur de l'entrée de l'Espagne en préhistoire. Ces pièces retournent ensuite dans leurs collections d'origine, notamment dans celle de Vilanova qui possède deux d'entre elles. Mais des moulages intègrent les collections du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye⁵⁰. Lors de la mission qu'il effectue en 1880-1881, Cartailhac achète et rapporte en France plusieurs échantillons. Il en publie quelques reproductions dans *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*⁵¹. En l'absence de législation nationale protégeant les vestiges préhistoriques, les achats à titre privé pour alimenter les collections étrangères sont pratique commune, comme le démontre un récit que donne l'archéologue Joseph de Baye (1853-1931) à la Société d'anthropologie de Paris en 1893⁵². Visitant le site de San Isidro avec la présidente de la Société archéologique impériale de Moscou, il s'est rendu acquéreur de deux échantillons qu'il présente à ses collègues parisiens, tandis que la comtesse Ouvaroff achète une série qu'elle entend rapporter à Moscou. Cette exportation incontrôlée des vestiges archéologiques les plus prestigieux, qui concerne la plupart des sites préhistoriques espagnols, justifiera le vote de la loi de 1911.

L'intensité des contacts entre les hommes et des circulations matérielles ne doit cependant pas masquer l'asymétrie des relations bilatérales. Il n'existe pas, rédigé par un auteur espagnol et portant sur la France, d'équivalent de la synthèse publiée par Cartailhac en 1886. Aucune région française riche en vestiges, aucun site majeur n'est exploré sous l'égide d'un chercheur de la péninsule ibérique. Bien que la France ne les protège pas plus que l'Espagne, les vestiges préhistoriques franchissent les Pyrénées majoritairement du sud vers le nord. Les publications traduites ne sont pas de même nature : aux auteurs espagnols revient principalement, en France, la charge de donner des synthèses informatives et le récit des découvertes ; aux auteurs français revient principalement, en Espagne, la charge d'orienter les interprétations. Cette répartition des rôles reflète la hiérarchie qui s'établit, en France même, entre les savants « professionnels » (qui sont rattachés à des institutions muséales ou qui, bien qu'amateurs selon nos critères du XXe siècle, sont reconnus comme des acteurs centraux de la discipline) et les préhistoriens « amateurs », actifs dans les sociétés savantes provinciales⁵³.

VISIONS FRANCOPHONES DE L'ESPAGNE PREHISTORIQUE

De cette hiérarchie, les acteurs ont conscience, qu'ils l'assument ou la réfutent. Preuve en est la

⁴⁷ Édouard de Verneuil et Louis Lartet, « Note sur un silex taillé trouvé dans le diluvium des environs de Madrid », *Bulletin de la Société géologique de France*, 1862, 20, p. 698-701.

⁴⁸ *Bulletin de la Société géologique de France*, 1862, 20, pl. XI.

⁴⁹ Gabriel de Mortillet, *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle*, Paris, Reinwald, 1867, p. 103.

⁵⁰ Gabriel de Mortillet, *Promenades au Musée de Saint-Germain*, Paris, Reinwald, 1869, p. 93-94.

⁵¹ *Op. cit.*, p.28.

⁵² Joseph de Baye, « Contribution à l'étude du gisement paléolithique de San Isidro, près Madrid », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1893, 4/4, p. 274-286.

⁵³ Nathalie Richard, *Inventer la préhistoire*, op. cit., p. 111-134.

représentation de l'Espagne préhistorique qui domine dans les synthèses francophones. D'une part, ces publications insistent sur l'intégration de la péninsule ibérique dans l'espace que définissent les ensembles culturels paléolithiques, néolithiques et protohistoriques ; d'autres part, elles soulignent la faiblesse de la science espagnole et construisent ou consolident une idéologie de l'impérialisme savant. Deux exemples parmi d'autres illustreront ces points.

Le premier exemple est l'ouvrage d'Émile Cartailhac, qui constitue pendant trois décennies la principale référence européenne sur la préhistoire espagnole⁵⁴. La vision de l'Espagne qu'il donne à ses lecteurs a donc eu un impact majeur. Le livre se présente comme un inventaire et, abondamment illustré, comme un musée de papier. L'auteur y décrit et y représente, classés par périodes chronologiques, les sites et les vestiges dont il a connaissance. Il s'appuie notamment sur les visites qu'il a effectuées durant la mission au Portugal et en Espagne qu'il a réalisée pour le compte du ministère français de l'instruction publique.

Le principe de classification adopté est celui que Gabriel de Mortillet a mis en place, à partir de sites presque tous français, autour de 1870⁵⁵. Les ensembles matériels sont nommés d'après un site éponyme (par exemple Solutré/solutréen). Ils sont classés en fonction de la complexité technique croissante des procédés de fabrication et en fonction de la spécialisation des usages présumés des artefacts, ce classement étant interprété comme chronologique et universel. Il reflète, dans l'esprit de Mortillet, une loi elle-même universelle de « progrès » linéaire des civilisations. Cette classification est mise en œuvre dans *Le préhistorique*, l'ouvrage qui a le plus fréquemment servi de référence aux préhistoriens français. Elle est illustrée dans un catalogue de planches intitulé *Le Musée préhistorique*⁵⁶. Ayant le mérite de la clarté et de la simplicité, elle s'impose en Europe jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, malgré quelques contestations. Elle est en conséquence transposée à d'autres espaces nationaux, minimisant les spécificités locales. C'est ainsi sans justification nécessaire que Cartailhac l'applique à l'Espagne et au Portugal et que les objets typiques de chaque classe identifiée par Mortillet (des artefacts découverts au-delà des Pyrénées, presque toujours en France) servent systématiquement de point de comparaison. Le chapitre concernant le paléolithique ancien en fournit une illustration. Il débute par la présentation de « l'époque chelléenne ». Cartailhac rappelle à ses lecteurs que cette période a été ainsi nommée par Mortillet en référence au site de Chelles, situé en Seine-et-Marne près de Paris, et qu'elle est caractérisée par un « type très net » de silex, taillé sur les deux faces et de forme amygdaloïde. L'universalité de la « civilisation » caractérisée par ces haches ou coups-de-poing chelléens (le terme actuel est bifaces) est posée comme un fait démontré : elle se retrouve « dans le monde entier »⁵⁷. C'est pourquoi il est logique de la chercher dans la péninsule. Ce développement précède

⁵⁴ En 1916 une publication, plus actuelle, remplace l'ouvrage de Cartailhac. *El hombre fósil* d'Hugo Obermaier (Madrid, Museo Nacional de Ciencias Naturales, 1916) paraît sous l'égide de la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas. Son auteur, bien qu'établi en Espagne, est allemand d'origine. Il obtient la nationalité espagnole en 1926. L'ouvrage est connu internationalement et fait l'objet d'une traduction anglaise en 1924 (*Fossil Man in Spain*, London, Humphrey Milford, New Haven, Yale University Press).

⁵⁵ Gabriel de Mortillet, « Classification des diverses périodes de l'âge de la pierre », *Revue d'anthropologie*, 1872, 1, p. 432-437.

⁵⁶ Gabriel de Mortillet, *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*, Paris, Reinwald, 1883 ; Adrien et Gabriel de Mortillet, *Le Musée préhistorique*, Paris, Reinwald, 1881.

⁵⁷ Émile Cartailhac, *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, op. cit., p. 23.

immédiatement la présentation du site de San Isidro. Les circonstances de la découverte de 1862 sont rappelées et son importance est soulignée. Elle marque, insiste Cartailhac, l'entrée véritable de l'Espagne en préhistoire à un double titre. Elle a tout à la fois lancé les recherches dans ce pays et établi sa réputation internationale comme terre préhistorique : « la découverte (...) fut, en Espagne, le point de départ de toutes les autres et elle eut un grand retentissement en Europe »⁵⁸. En revanche, l'importance de la découverte ne tient pas à l'originalité du gisement. Bien au contraire, les vestiges et la stratigraphie de San Isidro valent pour leur conformité aux modèles que constituent les sites français de référence. Les illustrations représentant des artefacts s'organisent selon le même principe. Les objets découverts dans la péninsule sont confrontés et comparés à des vestiges français. Ainsi, les pages consacrées au Solutréen présentent deux figures de pointes taillées et un fragment d'os gravé issus des collections françaises, avant de reproduire notamment des vestiges découverts dans la grotte d'Altamira⁵⁹. La poursuite de ces comparaisons est en outre encouragée par plusieurs références au musée de papier de référence que constitue *Le Musée préhistorique*⁶⁰.

Deux sites de la péninsule auraient pu échapper à cette grille d'analyse et devenir eux-mêmes des termes de référence. Le premier, le site portugais d'Otta, concerne le débat sur l'existence à l'ère tertiaire d'un être capable de fabriquer des outils de silex. Chez les préhistoriens, la discussion débute en France en 1863, lorsque le géologue Jules Desnoyers présente à l'Académie des sciences des ossements de rhinocéros fossile découverts dans les environs de Chartres et portant des incisions profondes qu'il attribue à l'action humaine. Elle rebondit en 1867 avec la découverte, par l'abbé Léon Bourgeois, de silex qui semblent taillés ou retouchés à Saint-Prest (Eure-et-Loir) et à Thenay (Loir-et-Cher). Ces pièces sont controversées, mais elles emportent l'opinion de quelques préhistoriens, tel Gabriel de Mortillet. De multiples découvertes sont alors réalisées partout en Europe, en Californie et en Argentine, mais seules quelques-unes concentrent l'attention. Tel est le cas des silex d'Otta découverts par le président de la Commission géologique du Portugal Carlo Ribeiro (1814-1882). Présentés dans une publication portugaise de 1871 puis au congrès international de Bruxelles en 1872, ils sont exposés lors de l'Exposition universelle de Paris en 1878. Ils suggèrent que la péninsule ibérique pourrait avoir été le berceau, ou l'un des berceaux, de l'humanité. Durant le Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques de Lisbonne, une excursion est organisée sur le site et une commission spéciale est désignée afin de les examiner. L'opinion des préhistoriens reste très partagée et Cartailhac se range dans le camp des sceptiques. S'il admet la datation tertiaire des terrains géologiques d'Otta, il conclut à l'absence de certitude suffisante sur la taille intentionnelle des silex présumés taillés⁶¹. Ainsi, dans *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, le site n'est pas érigé en lieu remarquable de la préhistoire.

Le même sort est réservé, en Espagne, à la grotte ornée d'Altamira. Les résultats des fouilles réalisées entre 1875 et 1879 sont présentés dans l'ouvrage de Cartailhac⁶², qui cite en note la brochure

⁵⁸ *Ibid.*, p. 25.

⁵⁹ *Ibid.*, figures 29, 30 et 31, p. 36-37 ; figures 32-44, p. 40-43.

⁶⁰ *Ibid.*, par exemple, p. 41.

⁶¹ *Ibid.*, p. 10-18.

⁶² *Ibid.*, p. 39-43.

publiée par Sautuola⁶³. Mais la présentation est sélective et le caractère exceptionnel du site n'est pas mis en avant. En effet, seuls les silex taillés et les os gravés découverts dans la grotte, et rapprochés par le préhistorien français de vestiges solutréens découverts en France, sont considérés comme dignes d'intérêt. Les fresques paléolithiques décrites par Sautuola dans sa publication ne sont pour leur part pas mentionnées. Cartailhac est en effet persuadé qu'elles ont été mal datées, voire qu'elles sont le produit d'une supercherie, comme il l'avouera plus tard après avoir changé d'opinion⁶⁴. Il se range sur ce point, comme la totalité des préhistoriens influents en Europe, à l'avis publié par Harlé dans *Les Matériaux*, un texte qu'il cite en note sans signaler qu'il porte essentiellement sur la question des parois peintes⁶⁵. Ainsi Altamira, première grotte ornée paléolithique d'importance à avoir été décrite dans une publication, n'est-elle pas érigée en site remarquable, susceptible de distinguer l'Espagne comme berceau de l'art.

La transposition à l'Espagne d'un cadre classificatoire et chronologique établi pour la France, mais considéré comme universel, a donc pour conséquence de l'inclure dans un espace préhistorique européen où la frontière pyrénéenne est minimisée, tout en lui déniait toute spécificité. Bien que présentée tout à la fois comme confins et comme contact, la péninsule n'est pas dépeinte comme un creuset ou comme un lieu d'origine des cultures préhistoriques :

« Il y a des contrées privilégiées au point de vue de nos études paléoethnologiques : les unes relient les continents, les autres les terminent. La péninsule ibérique a la bonne fortune de présenter ce double avantage ; elle est le passage de l'Europe à l'Afrique, elle s'étend à l'extrémité de notre Méditerranée, à l'occident du vieux monde. »⁶⁶

La comparaison qui organise l'analyse des vestiges est en effet à termes inégaux. Les sites découverts antérieurement, dans d'autres pays européens, qui servent de références sont aussi des modèles que les gisements de la péninsule se contentent de reproduire. Or cette représentation inégalitaire est redoublée par de nombreux jugements de valeur sur l'état de la science préhistorique en Espagne. Le constat de son insuffisant développement est formulé à plusieurs reprises.

La description des principaux sites s'accompagne presque toujours du regret qu'aucune étude approfondie n'en ait été réalisée. Ainsi Cartailhac souligne-t-il que le site de San Isidro, dont l'importance est internationalement reconnue, a été visité depuis 1862 par plusieurs chercheurs espagnols qui y ont collecté des silex. Mais « malheureusement » poursuit-il, le gisement n'a à ce jour pas fait l'objet d'une « étude sérieuse »⁶⁷. Le manque de rigueur des fouilles et l'imprécision des publications en espagnol sont mis en avant. L'adjectif « vague » revient ainsi régulièrement pour qualifier les recherches espagnoles et elles sont, dès que possible, mise en contraste avec le sérieux des études réalisées par des chercheurs étrangers, notamment français. Plusieurs grottes susceptibles de

⁶³ Marcelino Sanz de Sautuola, *Breves apuntes sobre algunos objetos prehistóricos de la Provincia de Santander*, op. cit.

⁶⁴ Émile Cartailhac, « Les cavernes ornées de dessins. La grotte d'Altamira, Espagne. *Mea culpa* d'un sceptique », *L'Anthropologie*, 1902, 13, p. 348-354.

⁶⁵ Émile Harlé, « La grotte d'Altamira, près de Santander (Espagne) », art. cit. ; Émile Cartailhac, *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, op. cit., p. 40.

⁶⁶ Émile Cartailhac, *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, op. cit., p. xxxiii-xxxiv.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 26.

contenir des vestiges de l'époque magdalénienne ont été, par exemple, signalées « vaguement » dans une publication de Casiano de Prado, mais la seule exploration « sérieuse » de certaines de ces cavernes a été réalisée par Louis Lartet en 1865⁶⁸. Le constat est identique pour les sites néolithiques et protohistoriques. À cette absence de travaux répondant aux critères de la communauté internationale s'ajoutent les lacunes de la recherche. L'Espagne est un pays potentiellement très riche en vestiges préhistoriques, mais aucune recension archéologique systématique n'y a été réalisée. Ainsi les terrains quaternaires espagnols susceptibles d'abriter des gisements similaires à celui de San Isidro, pourtant bien identifiés sur les cartes géologiques, n'ont fait l'objet, à la connaissance de l'auteur, d'autre étude depuis une vingtaine d'année⁶⁹. L'état très lacunaire des recherches est d'ailleurs souligné dès l'avant-propos :

« On ne suit pas encore régulièrement la marche de la civilisation primitive en Portugal et en Espagne. Il y a de nombreuses lacunes et mon livre, en attirant sur elles l'attention de tous, contribuera peut-être à les combler.⁷⁰ »

Le constat d'un état de la recherche qui ne correspondrait pas aux normes de la science internationale est ainsi sans appel. Et bien que l'auteur distingue « savants et « amateurs », accréditant l'existence en Espagne de « professionnels » liés aux institutions évoquées dans la première partie de cet article, tous les préhistoriens du pays sont rejetés du côté du dilettantisme :

« J'aurais bien voulu pouvoir donner ici une description des nombreuses cavernes que les savants et les amateurs espagnols ont explorées et que M. le professeur J. Vilanova a énumérées souvent dans ses notices sur la préhistoire de son pays. Mais ces fouilles ont bien rarement donné lieu à des publications illustrées et même nous n'avons sur elles le plus souvent que des renseignements vagues et pittoresques.⁷¹ »

La sévérité de ce jugement est renforcée encore par le contraste parfois opéré entre Portugal et Espagne. La dissymétrie du point de vue tient à la meilleure insertion des chercheurs portugais dans la communauté internationale, rendue sensible par la tenue du congrès international de 1880. Elle tient aussi à la meilleure connaissance de la préhistoire portugaise que possède Cartailhac. Il a visité plus longuement le pays lors de sa mission et entretient des relations plus étroites avec certains préhistoriens locaux. Des savants portugais s'attirent en conséquence les compliments de l'auteur des *Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, ce qui n'est jamais le cas de leurs homologues espagnols. Ainsi, à propos des recherches sur les sites mégalithiques, le « rôle du Portugal dans la question » depuis le XVIII^e siècle est souligné. Les publications de Francisco António Pereira da Costa (1809-1889)⁷² et de Carlos Ribeiro, présentées dans les congrès internationaux et parues en versions

⁶⁸ *Ibid.*, p. 37-38.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 29.

⁷⁰ *Ibid.*, p. xxxiii.

⁷¹ *Ibid.*, p. 66.

⁷² Francisco António Pereira da Costa, *Noções sobre o estado prehistorico da terra e do homem, seguidas da descrição de alguns dolmens ou antas de Portugal*, com a tradução franceza por M. Dalhunny, Lisboa, Typ. da Academia, 1868.

bilingues⁷³, sont louées pour la fiabilité des renseignements qu'elles renferment. Les adjectifs « spécial » et « détaillé » qui les qualifient contrastent très ouvertement avec le « vague » des travaux espagnols :

« Lorsque l'on quitte le Portugal et qu'on entre en Espagne, on est véritablement surpris de connaître si peu de choses sur les cryptes mégalithiques. Les renseignements des auteurs sont rares ; les détails sont vagues et incomplets dans la plupart des cas ; ainsi ces monuments sont en nombre dans l'Estremadure où ils sont connus des paysans sous le nom de Garitas, c'est tout ce que l'on sait. Dans la Galice, Don Jose Villaamil y Castro avait entrepris leur étude. Mais bien souvent cet archéologue a été trompé par la théorie celtique et druidique (...). Il n'a fait aucune fouille.⁷⁴ »

Dans *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* un seul chapitre n'est pas de la main de Cartailhac. Concernant l'anthropologie physique au Portugal, un domaine dans lequel l'auteur n'est pas compétent, il est confié à un chercheur portugais, Francisco de Paula e Oliveira⁷⁵. Aucun savant espagnol n'a le même privilège et, pour l'Espagne, Cartailhac s'en remet aux recherches effectuées par des britanniques à Gibraltar tout en soulignant l'imprécision des travaux publiés par la Sociedad española de Antropología⁷⁶.

Tout converge ainsi, dans la synthèse réalisée par Cartailhac, pour imposer le thème du « retard » – évalué à un demi-siècle – de la science préhistorique espagnole :

« Que l'on songe à ce qu'étaient, il y a cinquante ans, les divers musées de la France et de l'Italie, et à ce qu'ils sont aujourd'hui. Un souffle d'enthousiasme scientifique a passé sur certaines nations et a fait ressusciter de toutes pièces leurs temps préhistoriques. Les collections se sont multipliées ; au lieu de quelques objets isolés, de provenance inconnue, délaissés au fond d'une vitrine, elles possèdent des trésors magnifiquement exposés, dus à des fouilles intelligentes, longues onéreuses (...). Je m'imagine que l'Espagne, le Portugal sont simplement en retard au point de vue archéologique(...).⁷⁷ »

La préhistoire vient conforter un jugement de valeur, formulé en termes de « retard », qui est un lieu commun du regard français sur l'Espagne au XIXe siècle. Pourtant, ainsi que le suggère la chronologie croisée des institutions savantes évoquées dans la première partie de cet article, en matière de science préhistorique, ce décalage ne s'imposait pas comme une évidence.

Malgré les lacunes maintes fois soulignées, *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* met en exergue le nombre et la richesse de sites néolithiques et protohistoriques auxquels est consacré l'essentiel de l'ouvrage. Est ainsi suggéré que pourrait se résoudre, en Espagne ou au Portugal, les questions alors très discutées de la transition néolithique et de l'origine de la métallurgie. Le modèle explicatif qui domine alors est celui d'une origine exogène des innovations néolithiques et protohistoriques : des populations migrant depuis l'Asie les auraient apportées en Europe. Ce schéma

⁷³ Carlos Ribeiro, *Estudos prehistoricos em Portugal. Noticia de algumas estações e monumentos prehistoricos, memoria apresentada á Academia real das ciencias de Lisboa* [Com a traducção em francez], Lisboa, Typ. da Academia, 1878-80, 2 vol.

⁷⁴ Émile Cartailhac, *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, op. cit., p. 181.

⁷⁵ « Les ossements humains du Musée géologique à Lisbonne », *ibid.*, p. 305-321.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 322.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 242.

très largement accepté est rappelé par Cartailhac. Il oriente les débats autour de deux questions, dont le préhistorien français souligne qu'elles n'ont pas encore trouvé de réponses : quels itinéraires (terrestres ou maritimes, septentrionaux ou méridionaux) auraient suivi les peuples successivement venus d'Orient ; quels sites permettraient d'observer les modalités des transitions (brutales ou lentes, remplacement total d'une culture par une autres ou hybridations) ?⁷⁸ Définie comme terre de passage et de contact, la péninsule ibérique apparaît comme un lieu potentiel d'enquête sur ces points. Aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs archéologues francophones aient, avant 1900, centré leurs enquêtes sur ces périodes.

Tel est le cas, tout particulièrement, des frères Henri et Louis Siret. En 1887 leur ouvrage sur *Les Premiers âges du métal dans le Sud-Est de l'Espagne* est immédiatement remarqué. Il obtient à Barcelone le prix Martorell et à Toulouse une médaille d'or de l'exposition internationale. Une traduction espagnole paraît en 1890. Des objets de la collection Siret sont présentés à l'Exposition universelle de 1889. Après le retour de son frère en Belgique, Louis reste seul en Espagne. Fouilleur de très nombreux sites des provinces d'Almería et de Murcia, collectionneur, il a publié principalement des articles⁷⁹. Mais il donne en 1913 une synthèse sous le titre *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques*⁸⁰. L'ouvrage est précédé d'une préface de Cartailhac, établissant la continuité avec le livre de 1886. La vision de l'Espagne préhistorique qui en ressort a changé, mais elle reste marquée pour partie du sceau de l'impérialisme savant.

Ainsi que le souligne Cartailhac, grâce aux recherches de Siret, l'Espagne s'est révélée la « terre promise des préhistoriens » qu'annonçait son ouvrage de 1886⁸¹. De fait, Siret insiste sur l'intérêt des gisements espagnols pour l'étude de l'origine des cultures néolithiques et protohistoriques :

« Le problème du passage de la culture caractérisant la fin du quaternaire à celle du néolithique a soulevé de nombreuses discussions. (...) si on a ajouté des termes au paléolithique, on n'a pas encore l'origine du néolithique : le problème concernant ses origines dans les pays du Nord, n'a guère avancé. Depuis longtemps et a plusieurs reprises, j'ai montré que les découvertes ibériques apportent une grande lumière dans cette obscure question.⁸² »

La position géographique de la péninsule en fait en effet un espace privilégié des circulations est/ouest et sud/nord. De simple lieu de passage ou de confins, l'Espagne devient ainsi, sous la plume de Siret, un carrefour et un creuset : un lieu où des éléments d'origines ethniques distinctes « sont venus se réunir et souvent se confondre »⁸³. L'auteur adopte un modèle diffusionniste strict, où les innovations ne sont jamais le produit d'une « évolution locale », mais où elles correspondent « à l'entrée en scène, dans

⁷⁸ *Ibid.*, p. 197-199.

⁷⁹ Carlos Herguido, *Apuntes y documentos sobre Enrique y Luis Siret, ingenieros y arqueólogos*, Almería, Ayuntamiento, 1994.

⁸⁰ Louis Siret, *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques*, Paris, P. Geuthner, 1913.

⁸¹ *Ibid.*, p. ix.

⁸² *Ibid.*, p. 6.

⁸³ *Ibid.*, p. 4.

la péninsule ibérique, de races successives et très variées »⁸⁴. Cette vision a pour conséquence que l'Espagne n'est pas le lieu d'invention des nouveautés techniques, sociales et culturelles qui caractérisent les civilisations qui se sont succédées depuis la fin du paléolithique jusqu'à l'époque romaine. Mais elle est la terre où les peuples successifs auraient abordé l'Europe, ou bien le lieu où leur civilisation aurait pu se développer pleinement, avec parfois d'originaux phénomènes de syncrétisme. La démarche de Siret vise à relier cette histoire à celle, mieux connue et plus prestigieuse, des peuples mentionnés dans les sources antiques. Il identifie les importateurs de la culture de la pierre polie aux Ibères et les auteurs des innovations qui mènent à l'âge du bronze aux Phéniciens. Ces interprétations sont très vivement critiquées et Cartailhac, par exemple, prend ses distances avec elles. Mais elles ont pour effet de souligner l'importance de l'Espagne dans l'espace méditerranéen préhistorique et de relier son histoire à celle des civilisations archaïques égyptienne, crétoise et grecque qui fascinent alors les contemporains. Dans sa préface, Cartailhac souligne la richesse et la beauté du site de Los Millares (Santa Fe de Mondújar, province d'Almería). Il compare l'œuvre de Siret à celle de Heinrich Schliemann, qui a contribué à illuminer définitivement « le passé mystérieux et légendaire »⁸⁵. Il cite également les autres grands inventeurs de sites protohistoriques méditerranéens : Jacques de Morgan, William Matthew Flinders Petrie et Arthur John Evans. Ainsi Los Millares est-il mis au rang de l'antique Troie, de Cnossos et des grands sites égyptiens et moyen-orientaux.

Mais la reconnaissance de la richesse et de l'intérêt des sites préhistoriques espagnols ne suffit pas à faire disparaître toute trace d'un regard inégalitaire. Le modèle que promeut Siret est colonial et le passé préhistorique espagnol est celui d'une terre colonisée et civilisée dans ce processus. Le fonds de peuplement indigène est décrit à la fin du paléolithique comme constitué de « misérables mangeurs d'huîtres, d'oiseaux et de lapins de l'Ibérie (...) descendus bien au-dessous de leurs lointains prédécesseurs, chasseurs de mammouths et d'ours, tailleurs de beaux silex, graveurs et sculpteurs d'os et d'ivoire, peintres décorateurs des cavernes »⁸⁶. Cette description pourrait paraître traits pour traits reprise des représentations contemporaines des peuples des pourtours colonisés de la Méditerranée. Elle est contrastée à celle des colons civilisateurs, importateur de la pierre polie et des innovations sociales et culturelles qui lui sont associées : « Les étrangers, grâce à leur immense supériorité ont dû s'établir partout sans effort : d'ailleurs ils apportaient avec eux tous les bienfaits d'une civilisation supérieure.⁸⁷ » On se saurait imaginer plus franc plaidoyer colonialiste !

Sous la plume de Siret, un tel schéma s'applique aux temps lointains de la préhistoire. Mais le tableau de vagues successives de colonisation civilisatrice prend une autre coloration lorsqu'il est rapproché du contenu de la préface rédigée par Cartailhac. Ce dernier rappelle en effet quelques éléments de la biographie de l'auteur et en fait un portrait « en colon », installé en Espagne comme il pourrait l'être, à la même époque, en Algérie française. Il décrit l'arrivée des deux frères, ingénieurs éduqués à l'Université de Louvain et issus d'une famille lettrée, dans une région riche en minerais, aride et pauvre, restée isolée du progrès, où les habitants avaient conservé leurs « habitudes ancestrales »,

⁸⁴ *Ibid.*, p. 2.

⁸⁵ *Ibid.*, p. xi-xii.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 16.

vivant encore fréquemment dans des cavernes creusées à flanc de falaises⁸⁸. Il dépeint l'installation de Louis à Herrerías et la création d'une compagnie minière prospère, grâce à laquelle il a contribué, de concert avec « une élite de collaborateurs, presque tous ses compatriotes » à transformer le port voisin en actif centre d'exportation de minerais. Il évoque le développement d'une intense activité archéologique d'amateur, dont « les braves gens du pays, curieux et sympathiques », mais aussi superstitieux et ignorants, ont été les « auxiliaires »⁸⁹. Aucun acteur du développement industriel de la région ou de la recherche archéologique locale n'est, dans ce tableau, de nationalité espagnole. Les « gens du pays » sont décrits comme des campagnards ignorants et simples. Pour le lecteur, cette vision hiérarchique et paternaliste entre en résonance avec les passages portant sur les bienfaits de la colonisation aux temps anciens, et fait lien entre le passé préhistorique de l'Espagne et son présent, établissant l'importance sur la longue durée de processus de colonisation dans le développement du pays. Une telle grille d'analyse était familière au lecteur francophone de 1913, puisqu'elle avait présidé, notamment, à l'étude par les archéologues français de l'Afrique du Nord romaine⁹⁰. Rien dans l'ouvrage ne permet d'affirmer que Siret partageait cette représentation impérialiste. Mais le simple fait qu'il soit, bien qu'étranger, l'archéologue considéré comme le meilleur spécialiste du néolithique espagnol vient conforter la représentation d'une Espagne « en retard » dans tous les domaines et ouverte aux ambitions étrangères.

CONCLUSION

Aussi les relations bilatérales autour de la préhistoire ont-elles contribué tout à la fois à inclure l'Espagne dans un espace européen et à consolider, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le *topos* du retard espagnol face à ses voisins.

À l'asymétrie des échanges, s'est ajouté le relatif isolement des préhistoriens espagnols au sein de la communauté scientifique européenne après la restauration monarchique. Vilanova devient, pour un temps, le plus influent représentant national de cette discipline. Bien que présent dans les grandes manifestations internationales, il défend des positions conservatrices sur l'évolutionnisme et sur la laïcité qui sont en décalage avec les conceptions dominantes. De ce fait, l'Espagne apparaît principalement comme une terre ouverte aux recherches menées par des savants étrangers et les publications archéologiques de synthèse qui la concernent confortent, de diverses manières, une représentation hiérarchique. Pourtant la mise en place des institutions permettant le développement des fouilles, des débats et des enseignements en préhistoire n'accuse aucun « retard » chronologique véritable avec la France.

À partir de 1900, les élites savantes et politiques réagissent contre un état de fait qui livre une partie des richesses archéologiques nationales à des mains étrangères et qui entretient une vision dévalorisante de leur pays. Aux créations institutionnelles nouvelles qui permettent la formation des scientifiques, la mise en œuvre de fouilles et la réalisation de publications conformes aux normes internationales, s'ajoutent des discours qui viennent dénoncer l'impérialisme archéologique dont

⁸⁸ *Ibid.*, p. v.

⁸⁹ *Ibid.*, p. vi-vii.

⁹⁰ Voir par exemple Marie-Noëlle Bourguet, Bernard Lepetit, Daniel Nordman, Maroula Sinarellis (eds), *L'Invention scientifique de la Méditerranée. Egypte, Morée, Algérie*, Paris, EHESS, 1998.

l'Espagne serait victime. Tel est le sens notamment du discours sur l'état des recherches en paléontologie et en préhistoire prononcé par Hernández-Pacheco au congrès de Valladolid de la Société espagnole pour l'avancement des sciences⁹¹. Cette dénonciation s'accompagne de la valorisation des vestiges préhistoriques et de leur inscription dans une histoire nationale de longue durée. L'exposition consacrée à l'art préhistorique qui se tient à Madrid en 1921 en est une parfaite illustration. L'Exposición de Arte Prehistórico Español est organisée sous l'égide de la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas avec le concours de l'aristocratique *Sociedad española de amigos del arte*. Elle se tient à la Bibliothèque nationale de Madrid et met en valeur les chercheurs espagnols et les grands sites (dont Altamira), valorisant l'excellence de la science nationale. Présentant certaines des œuvres d'art préhistorique sur les murs dans une scénographie qui rappelle celle des expositions de tableaux classiques, elle met en scène une continuité de longue durée faisant de l'Espagne est un foyer de l'art occidental⁹². À la continuité suggérée dans l'ouvrage de Siret, entre colonisation néolithique et Espagne contemporaine, s'oppose ainsi une autre continuité entre Espagne préhistorique et Espagne impériale du Grand siècle.

Une photographie de groupe prise lors de l'inauguration de cette exposition, le 25 mai 1921, où figurent, entre autres, Hernández-Pacheco, le roi Alphonse XIII, la princesse Isabel de Bourbon et María Sanz de Sautuola, la fille de l'inventeur d'Altamira⁹³, vient témoigner de la nouvelle importance politique des pratiques archéologiques et patrimoniales en préhistoire. Elle symbolise le changement qui s'est opéré, dans les relations savantes internationales concernant ce champ du savoir, de part et d'autre de la Première Guerre mondiale.

⁹¹ Eduardo Hernández-Pacheco y Estevan, "Estado actual de las investigaciones en España respecto a la Paleontología y la Prehistoria. Discurso de inauguración de la sección de Ciencias Naturales", art.cit.

⁹² José María Lanzarote Guiral, "A 'Science of Exportation'? International Scholarship in the Professionalization of Prehistory in Spain (1902-1922)", art. cit.; "Dangerous intruder or beneficial influence? The role of the *Institut de Paléontologie Humaine* in the development of prehistoric archaeology in Spain (1900-1936)", *Complutum*, 2013, 24/2, p. 33-42.

⁹³ *Ibid.*, p. 37.